

Yuko

Je m'appelle Yuko, enfant gracieuse ou géniale.
Je suis une vieille femme franco-nippone d'environ un siècle ; une très vieille femme.

Environ... car à cet âge, la précision n'a plus d'importance. Je me déplace extraordinairement bien pour mon âge, si bien que j'ai été sollicitée par une chaîne TV pour témoigner du changement du type de vieillesse de nos jours au Japon. J'ai refusé de faire la décoration au centre de leur table ; ils n'avaient qu'à s'en trouver une autre de vieille.

Je suis restée vierge ; et cela pour deux raisons : je n'ai jamais rencontré l'homme de ma vie ni ressenti un tant soit peu le désir physique qui aurait pu m'inciter à rechercher cet être.

Il y a sans doute une autre raison : j'étais laide à un point que nul sexe masculin n'aurait eu le mauvais goût de durcir en ma direction. Autrement dit : je tends plus vers le génie que vers la grâce, à moins qu'elle ne soit divine.

Je ne peux parler démesurément de ce que je ne connaîtrai jamais mais je peux penser que cela m'a évité les déboires de l'amour en général pour le sexe opposé et autorisé par ailleurs un temps infini pour mes voyages, mes amitiés et mes écrits.

Ceci dit, concernant mon physique, son ingratitude avec le temps s'est transformée en enveloppe si étrange, si atypique... que je m'y suis attachée ; et franchement tant de laideur mènerait

presque à une certaine forme de beauté travaillée par l'usure et le temps.

Passons la forme et le camouflage... venons-en aux faits : je suis perdue sous les décombres de Sendai. Je crois qu'il y a eu un tsunami.

A peine le temps de sentir le sol se dérober sous nos pieds, de courir le plus vite possible et vers n'importe où que déjà le monstre était là.

J'ai vu la vague, ce noir immense envahir mon iris, la rive et les maisons. Ce noir effrayant de boue et de mort avancer vers moi. Et j'ai couru ; car je suis une vieille femme qui ne veut pas mourir, et surtout pas ainsi. J'ai toujours pensé que je serai récompensée d'avoir été si patiente pour mourir en recevant une mort douce dans mon sommeil.

Heureusement, je suis mince et svelte ; mais lente en revanche, à cause de mon âge. Je bénis tout de même le fait d'avoir marché tous les jours de ma vie, où que ce soit et sous tous les hospices. J'ai de ce fait entretenu un bon cœur qui commande mes petites guiboles centenaires.

Un paysan m'a vu et il m'a ouvert sa porte d'entrée puis celle de sa cave. C'est là que le ciel et la maison nous sont tombés sur la tête. Je ne sais pas où il est ni ce qu'il est devenu à l'instant où j'écris ces lignes. Peut-être est-il mort.

De là où je suis assise, je ne vois à travers mes épaisses lunettes qu'une percée de lumière à quelques mètres au-dessus de ma tête. Ils ne me trouveront jamais car je n'ai jamais su crier et que tout ici-bas étouffera le moindre souffle sonore.

C'est drôle, je croyais mourir autrement. Heureusement que depuis toujours je me balade avec une besace en cuir tannée par mes voyages et mes déambulations pédestres à travers le monde. Dans cet écrin de cuir (ainsi j'aime le nommer pour l'embellir de sa fonction), je transporte en permanence un cahier de 200 pages vierges prêt à recevoir mes confidences ; et maintenant les vôtres. Que ma vie était longue, qu'elle fut courte aussi tant elle fut belle, pénible et remplie. Quel regret de penser la quitter.

Ma deuxième chance en ce jour d'enterrement atypique et prématuré est que je transporte aussi, bien collés dans un sachet, à côté du cahier, des biscuits au sésame japonais que l'on appelle des *Taiyaki*. J'en raffole et en grignote tout au long du jour suivant mes appétits et mes envies. Je vais donc les économiser pour survivre au mieux et vous écrire au plus.

Et comme deux signes n'existent pas sans le troisième : merci mes dieux d'amour d'avoir permis la percée de lumière qui éclaire mes pages.

Je suis protestante de conviction, bouddhiste d'adoption et totalement sceptique face au shintoïsme ; voire hermétique.

Je ne crois pas aux plusieurs dieux et/ou divinités d'une religion. Je ne crois qu'en une seule puissance magnifique qui guide les hommes et les fait réfléchir au point d'écrire des textes et d'en faire des religions. Comme on dit : j'ai la foi. Ce qui me permet de prier n'importe où et dans n'importe quel lieu de culte. Tout me va du moment où le besoin me prend de rejoindre des croyants et de me joindre

à eux. Alors Dieu existe ; je le sais, je le sens. Il m'investit.

Yuko... Pourquoi mes parents m'ont-ils ainsi nommée ? Ici, au Japon, on nomme ses enfants comme on le désire, en juxtaposant des *kanjis* qui ne sont pas vraiment des syllabes.

On compose en quelque sorte l'appellation de son enfant ; le prénom peut alors devenir un symbole, un fantasme, un message, un porte-bonheur... La composition et l'interprétation laissent ainsi libre cours à l'imagination et à la construction du prénom.

Le *kanji* est plus qu'un symbole : il est symbolique ; et voilà toute la différence.

Il y a quelques années, dans mon pays, de nouveaux *kanjis* ont été intégrés "officiellement" au détriment du mot et donc de la pensée, et surtout de la morale. Je fus outrée. J'ai fait partie de la commission visant à "désautoriser" l'autorisation. Et nous avons gagné, évidemment.

Peut-on raisonnablement autoriser un parent à nommer son enfant en composant son prénom avec le *kanji* signifiant excrément ou encore urine. C'est odieux.

J'adore fabriquer des *kanjis*. Je passe des examens régulièrement pour oser prétendre accéder à un autre niveau. Je suis tout de même japonaise de constitution, d'éducation. J'ai baigné dans cette culture exigeante jusqu'à l'oubli de soi pour le groupe, le regard, le respect, les traditions et

l'honneur... de tous. Je passe donc mes épreuves de *kanjis* en choisissant mes défis mais n'envisageant jamais l'échec. Ce dernier ne me déçoit pas ; il m'anéantit.

Je parle beaucoup de ces choses à ma jeune amie Hanayo (fleur du monde) ; car elle...

Elle peut encore changer, bifurquer pour cheminer mieux, plus en harmonie avec elle-même. Hanayo a 11 ans quand moi j'ai un siècle. Tout lui est permis. Elle est ma petite fille d'adoption et je lui dédie ce livre car son prénom lui va à ravir.

Elle est la personne que j'aime le plus au monde. Elle est mon espoir et c'est pour elle que je prie si fort ce soir. Car la pénombre est bien là, le soir avec elle bien au rendez-vous et je veux qu'Hanayo y soit aussi. Au rendez-vous de la vie et de tous les possibles merveilleux qui l'attendent et que j'ai voulu pour elle.

Ma jeune amie si petite ne doit pas mourir. Elle est trop petite pour cela. Et quand je vous l'écrirai, elle, sa personne... vous comprendrez mieux pourquoi c'est impossible, simplement inenvisageable.

Je n'ai que deux amies. La deuxième a 104 ans. Elle est non seulement ma plus vieille amie (bien entendu) mais la plus vieille aussi, à Sendai comme a priori au Japon. Elle se nomme Misao (fidélité). Et son prénom aussi lui va à ravir. Pour d'autres raisons.

Elle est passée à la télévision japonaise en même temps que moi ; c'est ce que j'appelle un duo groupé. Elle n'a pas dû réfléchir ce jour-là. Elle souriait sans cesse et personne ne l'interrogeait. Je

lui ai dit qu'on l'avait prise pour une idiote et elle l'a très mal pris. Je l'ai compris à son sourire ; un de ces sourires japonais qui pousse à vous inquiéter sur l'avenir de votre amitié.

Oui, car ici au Japon, on ne sait plus quoi faire des vieux. Ils envahissent la moitié du pays ; et souvent inutilement en plus.

Les raisons pour lesquelles j'aime Hanayo sont non seulement totalement subjectives mais multiples. Hanayo est un ange sur cette terre.

Elle est comme un prolongement de Dieu, un être unique, fondu dans la masse de son école ou de son village et pourtant elle n'a rien de vraiment commun avec les autres. Elle est sensible et innocente comme une petite fille et à la fois ses réponses, son écoute témoignent d'une sagesse qu'une personne de mon âge a mis plusieurs décennies à obtenir. Elle peut être très en colère, déçue comme on l'est à cet âge quand on ose être idéaliste, surtout ici, sur la terre du soleil levant...

Elle ose exister déjà ; tout court. Elle écrit beaucoup, note tout ce que je peux lui raconter de la France, de mes rencontres, de mes parents, de l'Amérique. Cela l'amuse tant qu'une japonaise soit allée seule visiter San Francisco. Je lui ai offert la photo de mon ami Ronald me prenant par l'épaule avec en toile de fond le célèbre Golden Gate Bridge. Rien qu'à le voir de plus près, j'ai eu le vertige et envie de vomir, puis j'ai crié, comme une japonaise.

C'est la chute de ce petit récit qui fait tant rire Hanayo, elle... si japonaise justement et si à l'aise, si sûre d'elle, si distincte déjà des autres qui l'entourent. Oui... Hanayo est déjà une grande et

belle personne mais elle ne le sait pas. Un immense et bel avenir l'attend ; une vie hors du commun, à n'en pas douter une seule seconde. Son humour comme sa foi sont également surdimensionnés. Rire et tourner au dérisoire et à la dérision les gens comme les faits lui permettent je pense de dédramatiser sa solitude intérieure ; car Hanayo a bien compris qu'elle était différente. Elle écrit beaucoup, en cachette. Elle écrit des choses qui, pense-t-elle, déplairaient à ses parents, les décevraient et les rendraient en colère aussi bien que tristes.

Or, Hanayo a depuis toujours dépassé le fait de décevoir les autres ; ce qui l'effondrerait serait de peiner ses parents. Cela lui ferait à elle un tort incroyable. C'est elle qui m'a relevée quand j'ai échoué mon dernier niveau aux *kanjis*. Elle m'a souri et m'a dit : "tu es comme une enfant". J'ai eu envie de lui crier : "mais non ! je suis japonaise". Ce que j'ai fait. Et elle m'a répondu "Je suis déçue Yuko de ta réponse."

J'avais tellement honte alors justement qu'elle était la seule personne à ne m'avoir jamais jugée.

Hanayo est shintoïste et bouddhiste, comme on l'est souvent au Japon. Elle voit des Kami partout et vénère les éléments naturels. Elle les congratule de tout et leur accorde des pouvoirs qui, de tout temps, m'ont dérangée. J'ai toujours détesté vivre avec l'idée de bons ou mauvais esprits qui pouvaient tantôt nous vouloir du bien, tantôt du mal. Je l'apparente trop à de la superstition judéo-

chrétienne. Car je suis chrétienne mais réfute le catholicisme ; comme je suis japonaise et abhorre l'idée de ces esprits invisibles.

Je voudrais être plus bouddhiste mais je n'arrive pas à être convaincue. J'en ai conservé tout de même une philosophie et reste très empreinte par les rituels. Je suis une véritable exception dans le monde : a-t-on vu déjà une protestante bouddhiste se rendre au temple pour pratiquer le *zazen*. J'aime la spiritualité de cet art de la méditation. Ainsi, deux fois par semaine, il me semble rencontrer Dieu. Il est présent et me dit sans mots que j'ai raison d'être ainsi dans l'instant, calme, paisible de ce moment de joie spirituelle. Hanayo m'accompagne souvent ; elle sait mieux respirer que moi, mais je ne le lui dis pas. Elle est douée pour tant de choses. Elle est si pure qu'il est logique que Dieu l'investisse à ce point. Elle n'est jamais seule mais elle le saura plus tard. Heureusement, il lui reste des choses à apprendre... car Hanayo est bien une fleur du monde ; elle n'appartient à personne ni à aucune religion. Elle a eu le courage que je n'ai jamais eu et que je n'ai connu qu'à Ronald ; mais lui avait déjà la cinquantaine, sans la pureté d'Hanayo. Le courage d'être elle-même envers et contre tous mais non au détriment de leur bonheur.

Ronald est mon plus grand ami "homme" et pour l'éternité. Un frère, mon frère.

Ma famille, j'ose le dire... quand chez moi je n'ai jamais eu l'impression d'en posséder une. Je n'ai jamais eu de famille. J'étais fille unique. Ma mère

n'est non seulement jamais parvenue à donner de garçon à mon père mais pas plus un autre enfant d'elle.

Il a pris par la suite une autre épouse qui, semble-t-il l'a satisfait. Ma mère est morte, elle a vieilli dans le silence et dans l'ombre, après avoir choisi avec soin la seconde de son mari ; ainsi le veut parfois le Japon...

Ronald, Navid et Aymerick sont donc tout pour moi ; dans mon cœur j'entends : ils m'ont adoptée. Sans eux, mon cœur serait resté sec en partie.

Ce livre est le leur. Il est "l'affaire des hommes"; autrement dit la leur. Celle qui bouscula mon existence pour en faire une des plus heureuses qui soit : je suis devenue un être libre. Il suffirait que je soigne ce détail des épreuves de *kanjis* lorsqu'elles me mettent en échec. Moi ou le Japon ?

Ma mère était française. Elle était la quatrième d'une famille de six filles et fille d'un riche industriel français qui investit dans le florissant commerce de la soie au Japon. Il émigra et s'installa à Tokyo avec toute sa famille. Ma grand-mère mourut prématurément, ce qui fit que je ne la connus guère et donc que je n'en ai aucun souvenir. Ma mère grandit "seule" elle aussi à sa façon, coincée entre les rivalités de ses sœurs et les gouvernantes japonaises. Mon grand-père était absent, très absent. Ce qui me fait penser que ma mère est née et morte malheureuse.

J'aimais démesurément ma mère. Elle m'a tout donné de sa petite existence qui n'avait rien de

matérielle ; les avantages et les biens l'ayant toujours désintéressée.

Elle était la plupart du temps absente de sa vie. Ce qui me faisait énormément souffrir ; une petite fille voudrait voir sa mère simplement heureuse, et non le regard perdu dans le vide à répéter des tâches sans sens et sans but.

Elle était pourtant parvenue à relever le défi de reprendre un ryokan dans le quartier historique de Gion à Kyoto. En fait de ryokan un petit hôtel traditionnel tout en bois fait de deux étages. C'est ainsi que j'ai pu voir, par courts moments, ma mère heureuse de l'instant qu'elle vivait. Elle travaillait énormément. Cela, semblait-il, la remplissait d'un bonheur méconnu. Elle était enfin reconnue, remerciée, appréciée. Elle était quelqu'un. Chaque chambre, elle en tenait quatre, portait un nom de fruit. Et, accolé à chacune, un salon permettait aux hôtes de boire le thé selon la tradition et de manger assis, en général des sucreries. Ma mère espérait toujours que des hôtes soient français. Ce qui arrivait tout de même. Elle était alors comme sauvée de la noyade.

Ma mère eut malgré tout la chance de pouvoir travailler. Son mariage, bien qu'arrangé, avait été négocié en ce sens. Ce qui fût accepté. Fait exceptionnel et notoire pour l'époque.